

» vières et les sources; tuez par tous les moyens, par le fer,
 » par le feu ou par le poison, un ennemi effréné, qui mois-
 » sonne avec la hache du bourreau les têtes des rois et des
 » prêtres; anéantissez ces barbares républicains qui ont fait
 » serment de renverser le trône et l'autel. Obéissez tous,
 » c'est votre Dieu, c'est votre pape qui l'ordonnent!

» Nous promettons des indulgences plénières et des ré-
 » compenses temporelles aux fidèles qui auront le plus
 » égorgé de ces farouches Français; nous accordons une
 » amnistie entière aux voleurs, aux assassins et aux parri-
 » cides qui rachèteront leurs crimes en combattant pour la
 » religion; nous donnons à l'avance notre absolution aux
 » femmes courageuses qui, à l'exemple de Judith, s'aban-
 » donneront aux Philistins et leur trancheront la tête.

» Que tous les hommes qui ont reçu le baptême accourent
 » donc sous l'étendard immaculé de l'Église romaine; que
 » l'Italie entière se lève avec ses milliers de glaives à la voix
 » du vicaire du Christ, et que tous, hommes et femmes,
 » plongent leurs mains dans le sang des Français, et sa-
 » vourent avec délices ce glorieux holocauste!

» Nous ne dispensons de cette croisade que les ecclé-
 » siastiques; parce que le devoir des pasteurs est d'élever les
 » bras sur la montagne, tandis que les fidèles combattent et
 » s'égorgent dans la plaine. »

Pendant les jours de ténèbres du moyen âge, pendant les
 fureurs de la ligue, jamais le fanatisme n'avait parlé un lan-
 gage plus féroce. Heureusement les temps étaient changés, et
 la proclamation du saint-père n'eut presque aucune influence
 sur les peuples de l'état ecclésiastique. D'ailleurs, que pou-

vaient des hommes démoralisés par la misère, abrutis par les
 exactions, et plongés dans la plus crasse ignorance? D'autre
 part, le trésor apostolique était à sec, le crédit perdu, la
 ressource des emprunts épuisée, tout avait été dévoré par le
 pontife ou par ses bâtards, jusqu'à l'argenterie des églises.
 Les Italiens ne firent aucun mouvement, et attendirent l'ar-
 rivée des Français, non comme des ennemis, mais comme
 des libérateurs. Bien plus, le pape ayant voulu doubler les
 taxes, ils se révoltèrent contre les agents du fisc, en tuèrent
 quelques-uns à Rome, et songèrent même à incendier le pa-
 lais du duc de Braschi, dont les richesses et le luxe insolent
 contrastaient d'une manière si odieuse avec la détresse géné-
 rale. Mais quelques sbires suffirent pour arrêter ces mani-
 festations hostiles et pour faire trembler les fils dégénérés de
 l'antique Rome. On raconte que le malheureux peuple était
 tellement démoralisé, qu'un jour d'émeute, Braschi sortit
 de son palais, une cravache à la main, suivi de quelques la-
 quais porteurs de corbeilles pleines de pièces de monnaie,
 et cria à voix haute: « Allons, jetez de l'or à cette canaille
 » pour qu'elle aille hurler plus loin! » Puis, se faisant jour à
 coups de cravache, il passa au milieu de la foule sans qu'un
 seul homme songeât à punir son outrecuidance. Seulement,
 comme le saint-père perdait quelques-uns de ses gardes dans
 ces collisions, il imagina de les déclarer inviolables, et fit
 publier que toute insulte faite à un sbire serait réputée crime
 de haute trahison.

Dans l'intervalle, la France avait vu passer la Convention
 et s'accomplir la réaction thermidorienne. Un parti, composé
 de tous les hommes infâmes qui s'étaient enrichis en trahis-

sant la cause populaire, triomphait de la Montagne et faisait passer l'exercice du pouvoir dans les mains d'un conseil de cinq membres appelé Directoire. Avec ces hommes reparurent les prêtres, et à leur suite des bandes d'assassins organisées sous le nom de compagnies de Jésus, qui firent une guerre terrible à la République.

Ces nouveaux soldats de la croix, recrutés parmi les nobles et parmi les moines défroqués, se répandirent dans plusieurs départements, surtout dans ceux de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, et exercèrent les plus atroces barbaries, au nom du pape et au nom du roi de France Louis XVIII, que sa Sainteté Pie VI avait reconnu en cette qualité, depuis la nouvelle de la mort du fils de Louis XVI au Temple.

Bientôt même leur audace s'accroissant en raison de la faiblesse du Directoire, ils osèrent proclamer le catholicisme culte national. Cinq évêques assermentés et affiliés secrètement aux jésuites secondèrent leurs projets en publiant une lettre encyclique à laquelle adhérèrent trente-trois autres prélats, c'est-à-dire la presque totalité de la nouvelle Église gallicane. Les prêtres réfractaires crurent que le jour de la victoire était arrivé et encouragèrent les compagnies de Jésus dans leur œuvre de dévastation. La cour de Rome applaudit à ce zèle sanguinaire, et le pape, dans l'enivrement de sa joie, commanda des actions de grâces solennelles pour le succès de la cause du despotisme.

Enfin le Directoire s'émut du progrès des compagnies de Jésus et prit des mesures de vigueur pour les arrêter. Il exigea de tous les ecclésiastiques, sans exception, le serment civique, et bannit de France ceux qui refusèrent de le prêter.

Malheureusement pour la nation il en resta un trop grand nombre encore; et plus tard on s'aperçut, sans pouvoir remédier au mal, que ce même clergé avait préparé la ruine des libertés nationales et le triomphe du despotisme.

De toutes parts les armées républicaines étaient victorieuses, le pays compris en deçà du Rhin était complètement subjugué, il ne restait que l'Italie à conquérir pour renverser la coalition. Cette mission fut confiée au général Bonaparte, qui n'avait alors que vingt-sept ans. De brillants succès signalèrent l'arrivée de ce jeune chef, qui devait un jour remplir le monde de sa gloire militaire. Les Autrichiens et les Piémontais furent mis en pleine déroute par les soldats républicains, à peine armés et sans chaussures, et bientôt le pape trembla pour sa souveraineté temporelle.

Pie VI essaya encore de lever des troupes; et pour parer à la pénurie du trésor il émit des cédules, espèce de papier-monnaie, dont il rendit le cours forcé, en contraignant les marchands de Rome à les recevoir en échange de numéraire. Mais la rapidité de la marche des Français le surprit dans ses préparatifs et l'empêcha de mettre à exécution ses projets belliqueux. Alors le rusé pontife feignit de vouloir entrer en arrangement avec le général Bonaparte, et lui envoya l'ambassadeur espagnol le chevalier Azara, pour lui demander un armistice, et lui offrir d'acheter la paix moyennant la cession des légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne, le paiement d'une contribution de quinze millions, et la remise des chefs-d'œuvre des arts de la Grèce ancienne et de l'Italie moderne, qui ornaient les galeries du Vatican.

L'armistice accordé, Pie VI, qui n'avait songé qu'à gagner

du temps et nullement à remplir les conditions stipulées en son nom, s'empressa de mettre le temps à profit pour activer les armements. Par ses ordres, des légions de prêtres se répandirent dans toutes les villes du patrimoine de saint Pierre, et ameutèrent les populations fanatiques contre les Français par des prédications furibondes. De son côté, pour accroître l'enthousiasme des dévots, il ouvrit les trésors des libéralités célestes, et promit dans une bulle quarante mille ans d'indulgences à tous ceux qui l'aideraient à repousser les républicains. Voici quelle était la teneur de ce bref :

« A tous nos bien-aimés et enfants catholiques, frères en » Jésus-Christ.

» Nous vous ordonnons, pour le bien de la chrétienté, de » prendre les armes; et afin que personne n'hésite à accom- » plir nos volontés, nous vous faisons savoir qu'en vertu de » notre souveraine autorité, nous accordons quarante mille » ans d'indulgences à ceux qui se rangeront sous notre ban- » nière, et la béatitude céleste à ceux qui auront tué un seul » de nos ennemis!..... » Indépendamment de ces machina- » tions, sa Sainteté avait eu soin d'envoyer des émissaires à l'empereur d'Autriche pour en obtenir des secours.

Bonaparte, instruit de ce qui se passait, fit alors signifier à la cour de Rome qu'il allait immédiatement commencer les hostilités, si le pape ne cessait ses menées et ne se mettait en mesure de remplir les engagements pris envers la République. Pie VI parut résigné à obéir; il réunit dans une immense galerie les tableaux destinés à la rançon de Rome; il tira du château Saint-Ange tout l'argent qui restait du fameux trésor de Sixte-Quint; il contraignit les églises, les couvents,

les maisons pieuses et les congrégations, à lui remettre les ornements, les vases précieux qui n'étaient pas d'une nécessité absolue pour célébrer l'office divin; il obligea tous ses sujets à lui livrer leur argenterie, et fit même des perquisitions dans les maisons pour rechercher les pierreries, les parures d'or et jusqu'aux anneaux des femmes. Quand il eut accumulé dans le trésor apostolique les dernières richesses de ses peuples, il fit prévenir le général français qu'il était en mesure de satisfaire la République.

Les commissaires du Directoire se rendirent aussitôt à Rome pour recevoir les gages de la capitulation, et pour signifier à Pie VI que la France voulait qu'il rétractât, désavouât et annulât toutes les bulles, décisions, sentences, censures, condamnations, instructions pastorales, tous les brefs, décrets, édits, mandements, généralement tous les écrits émanés du saint-siège depuis le commencement de la révolution; qu'en outre il abolit l'inquisition dans toute la catholicité, et qu'il supprimât la pratique barbare de la castration exercée sur les enfants destinés à chanter dans les églises.

Ces conditions, qui n'ajoutaient aucune disposition à la partie matérielle du traité et qui étaient faites dans un but d'humanité, parurent exciter au plus haut point la colère du pape. Sa Sainteté prétendit qu'elles ne tendaient rien moins qu'à lui faire renier son infailibilité, à lui faire avouer à la face de l'Europe qu'il n'était qu'un imposteur et que la religion ne se composait que de pratiques absurdes ou odieuses. Il demanda à consulter le sacré collège sur les mesures qu'il convenait de prendre dans la circonstance. C'était un nouveau moyen de gagner du temps et de reculer l'exécution du

traité jusqu'à ce que l'arrivée des troupes autrichiennes lui permit de rompre ouvertement avec la République.

En effet, dès qu'on connut à Rome que l'Autriche avait repris l'offensive, les prêtres recommencèrent leurs prédications; le pape redoubla d'activité pour se procurer des ressources pécuniaires; il altéra les monnaies; obligea les cultivateurs à vendre leurs grains à bas prix et contre des cédules au département de l'annone, pour l'approvisionnement des troupes; il organisa une garde civique, éleva des corps de garde crénelés dans tous les quartiers de Rome et transforma la ville sainte en arsenal de guerre. De tous côtés on ne vit plus que soldats et chariots chargés de fusils, de canons, de tentes et de matériel de toute espèce. L'enthousiasme se communiqua même aux Romains: les contributions affluèrent à la chambre apostolique; l'or, l'argent, les bijoux, les denrées, les bestiaux, tout ce qu'ils possédaient fut mis à la disposition du saint-père. Plusieurs riches citoyens levèrent des corps de troupes à leurs frais; le connétable Colonna équipa un régiment complet d'infanterie; le banquier Torlonia arma une compagnie de cavalerie; c'était une sorte de délire qui s'était emparé de toutes les têtes.

Il faut dire aussi que pour produire ce résultat, Pie VI avait employé les grands moyens. Tous les couvents des états ecclésiastiques avaient reçu ordre de faire jouer les madones. Dans les villages, les statues de la Vierge agitaient les bras, ouvraient les yeux, levaient les jambes; dans les villes, les crucifix suaient du sang et de l'huile; à Ancône, saint Cyriaque poussait de longs éclats de rire; à Rome, les crânes de saint Pierre et de saint Paul psalmo-

diaient des hymnes; et ce qu'il y eut de plus extraordinaire, de plus miraculeux, en présence du pape, des cardinaux et de plus de quatre-vingt mille personnes, un jour de fête solennelle, une madone marcha, agita sa tête par trois fois, roula ses yeux dans les orbites et poussa des gémissements. Ces jongleries, exécutées par le moyen d'automates, frappèrent l'esprit grossier des Romains et portèrent au comble l'exaspération des fanatiques.

Enfin Pie VI eut la satisfaction de voir son exécration politique produire les résultats qu'il en attendait; un jour d'émeute, des bandes de moines, de sbires et de malheureux égarés, vinrent entourer le palais des commissaires de la République, et vociférèrent des menaces de mort qu'ils eussent sans nul doute exécutées sans l'intervention du chevalier Azara, l'ambassadeur d'Espagne. Repoussés des abords du palais de l'ambassade, ils se répandirent en rugissant dans les rues de Rome, assassinant tous les Français qu'ils rencontraient, aux cris de « Vive Marie! vive Pie VI! » ils se dirigèrent ensuite vers l'intérieur des terres pour accomplir leur sacrilège mission de bourreaux.

Heureusement, de nouvelles victoires remportées par Bonaparte sur les Autrichiens forcèrent le pape à mettre un terme à ces scènes de carnage. Pie VI, redoutant d'attirer l'armée française à Rome, se hâta d'écrire au général pour protester de ses bonnes intentions à l'égard de la République. En même temps il faisait adresser un message à l'empereur d'Allemagne pour en obtenir un secours de dix mille soldats, et l'avertissait qu'il avait pris d'excellentes mesures pour organiser la guerre civile en France; il le prévenait également

qu'il amusait les commissaires républicains pour attendre l'arrivée des Autrichiens, et qu'aussitôt la jonction de ses troupes aux siennes, il remplacerait la tiare des papes par le casque des césars, déploierait le fameux labarum de Constantin, et marcherait à la tête des soldats pour combattre l'orgueilleux Corse et ses brigands.

Cette lettre tomba malencontreusement entre les mains de Bonaparte; aussitôt l'armistice fut rompu, l'armée française entra sur le territoire de l'Église, et en quinze jours fit la conquête de la moitié des états du pape. On espérait que l'infâme Pie VI allait enfin recevoir la juste punition de ses fourberies et de ses crimes. Il n'en fut pas ainsi : soit que Bonaparte voulût profiter de cette occasion pour essayer de résister au Directoire, qui lui avait ordonné de s'emparer de Rome, soit qu'il jugeât utile à de profonds et secrets desseins l'existence de l'autorité religieuse, il s'arrêta dans sa marche, et proposa une négociation qui fut acceptée avec empressement. Sa Sainteté envoya auprès du général républicain, en qualité de plénipotentiaires, son neveu le duc de Braschi, le marquis Camille Massini, le cardinal Mattei et monsignor Galoppi, munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Il fut arrêté entre eux et le général en chef de l'armée d'Italie, que le saint-siège payerait trente et un millions à la République, ferait une pension à la famille du malheureux Basseville, assassiné à Rome; abandonnerait pour toujours à la France Avignon, Bologne, Ferrare et Ravenne, et recevrait une garnison française à Ancône. Cet arrangement signé, Bonaparte se dirigea aussitôt vers le Tyrol, laissant quinze mille hommes sous le commandement du général

Victor, afin de garder le pays conquis et de veiller à l'exécution des traités.

Pie VI était encore parvenu à conjurer le danger; mais ces secousses, ces inquiétudes incessantes, et par-dessus tout ses débauches avec la belle duchesse de Braschi, sa fille, avaient porté un coup funeste à sa santé, et peu de jours après la conclusion de la trêve de Tolentino, il tomba si gravement malade, qu'on dut songer à lui donner un successeur.

Ses deux bâtards, Romuald et le duc de Braschi, se hâtèrent de faire main-basse sur les trésors rassemblés au Vatican et destinés à payer la rançon de Rome. Or, comme les citoyens avaient épuisé toutes leurs ressources pour former les millions demandés par Bonaparte, et qu'ils commençaient à partager les idées des Français sur les prêtres et sur les rois, ils s'élevèrent contre cette nouvelle spoliation, se portèrent sur le palais du duc de Braschi, et forcèrent l'infâme bâtard à quitter la ville pour éviter la vengeance populaire. Par malheur, le pape vint à se rétablir, et les choses furent remises sur l'ancien pied; seulement, sa Sainteté n'osa pas augmenter les taxes pour satisfaire aux exigences du traité de Tolentino, et s'adressa au clergé pour remplacer les sommes volées par ses neveux.

Les prêtres, menacés dans leurs propriétés, se tournèrent immédiatement contre le pape, crièrent à la tyrannie, appelèrent le peuple à la révolte, accusèrent Pie VI de toutes les calamités qui allaient fondre sur Rome, et osèrent dans leurs sermons désigner le saint pontife sous les noms de vieillard stupide, d'incestueux, de sodomite et de voleur. Ils firent même jouer le rôle de prophétesse à une pauvre